

Pontiac Sunbird, avenue des Érables,  
le dimanche 28 octobre 2001, 2 h 02

Pour moi, une fois passé deux heures du matin, quand une fille accepte de se faire raccompagner par un gars qu'elle a rencontré quelques battements de cœur plus tôt, c'est qu'elle accepte de participer au jeu de la séduction. (À moins qu'elle reste vraiment loin et que le gars soit le seul individu capable de lui fournir du transport. Relativisons tout de même.) Le jeu est simple. Il y a d'abord l'ouverture.

— As-tu remarqué que j'ai failli mourir en sortant ?

— Qu'est-ce que tu dis là ?

— Ben oui, quand il a vu que je parlais avec toi, le gars avec le costume de Bart Simpson lançait des couteaux avec ses yeux. Une chance que j'ai de l'esquive... Tu le connais ?

— Non. Tant pis pour lui. Qu'il fasse ce qu'on fait dans ces cas-là...

— Quoi ?

Elle exécute un geste non équivoque de va-et-vient avec la main et j'éclate de rire. Il faut toujours beaucoup rire, selon ma stratégie, au jeu de la séduction ; c'est mon truc à moi. D'autres utilisent le sérieux, le mystère ou l'argent ; moi, je n'ai que l'humour et la musique, si je tombe sur un piano par hasard. Avec son geste de la main (non équivoque, je l'ai dit), elle a joué son coup à elle. Une insinuation de nature sexuelle est une invitation à la poursuite du jeu, surtout s'il s'agit d'un mouvement suggestif de la main. J'ai raison, non ? C'est un rappel brûlant que les protagonistes

possèdent tous deux un sexe bien réel (probablement déjà excité, par ailleurs). J'ai des bouffées de chaleur. Une grande respiration. Deux grandes respirations. Nous reprenons notre souffle après le rire complice.

Nous arrivons sur son avenue des Érables.

Nous sommes rendus à l'échange codé qui, normalement, permet de conclure la partie. Ça commence par : « Tu veux que je t'accompagne pour un dernier verre ? » ou, faisant le tour de la voiture pour ouvrir la portière : « Je peux monter jusqu'à ta porte ? je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur... » ou même : « Dommage que je ne dorme pas ici, je fais d'excellentes crêpes au déjeuner... ». Bref, on a l'embarras du choix. Tout ce qu'il faut, c'est les couilles pour le dire.

Je regarde Cat dans son costume de super vilaine érotico-latexo-cuirette et je me demande comment tout... tout « elle » peut tenir là-dedans. Oliver avait bien fait de nous la cacher, elle aurait causé des problèmes entre les potes. La lumière du réverbère se reflète crûment sur le tissu noir extra-tendu aux endroits stratégiques. Il faudrait bien que je trouve les paroles adéquates, mais j'hésite quelques instants. En fait, j'en profite pour savourer la plénitude du moment avant de donner le coup de grâce. Tout est clair dans mon esprit. Papi a bien fait passer son message, je ne pense ni à Arielle ni à Fred. Il n'y a que moi et la femme-chat. Je me vois libérer sa chevelure noire, plonger dans ses yeux noirs, déchirer le devant de sa combinaison de latex noir, m'émouvoir de l'aréole foncée de ses seins sous le demi-balconnet noir, chercher désespérément à écarter sa culotte noire, sentir ses ongles noirs sur la peau blanche de mon crâne sous la perruque — il me semble que je

l'entends déjà miauler. (Je ne pourrai jamais dire ça à Oliver.) Il suffit de jouer le dernier coup de la partie.

— N'y pense même pas. Tu ne montes pas avec moi. Pas ce soir. Ce soir, on reste dans la voiture et tu me baisses.

Tu ne me crois pas ? Je te jure qu'elle a dit ça d'elle-même. Tu veux me faire un procès d'intention ? T'es juge maintenant ? Je répète que je n'ai rien dit. Rien, votre honneur. Elle avait déjà la main dans ma chemise. Je le jure. J'ai entendu le tissu se fendre, elle est forte, votre seigneurie. Elle a tout en même temps arraché ma perruque, mordu mes lèvres, agrippé fermement mon membre durci par-dessus l'étoffe de mon pantalon vert lime et pincé mon mamelon droit de sa main gauche. C'est la pure vérité. La botte de Nevers appliquée sur ma masculinité. Elle a fait ce qu'il faut, dans l'ordre parfait, pour que tombent mes défenses, votre jugeté. Je me suis brutalement retrouvé devant l'aréole de ses seins, la bouche ouverte et le corps en fusion (il n'y avait finalement pas de demibalconnet sous sa combinaison ! Oh ! La vilaine chatte ! Vous voyez qu'elle ne joue pas *fair-play*...). Je ne sais pas comment nous avons fait, votre grâce, mais elle est parvenue à scotcher mon désir brûlant à ses fesses nues sur la banquette arrière sans que nous soyons sortis de la voiture. Sa combinaison est restée accrochée à la hauteur de ses genoux. Elle a crié. Elle m'a griffé. Je l'ai mordue. Oui, mordue. J'ai crié moi aussi, votre raideur.

Je me foutais éperdument qu'on nous voie. Qu'on se rende compte que les amortisseurs de la Sunbird étaient mis à rude épreuve. De toute façon, la buée qui avait subitement recouvert les vitres aurait empêché les voyeurs de voyeurer. Elle en a voulu encore et encore jusqu'à ce que je demande clémence. Elle a guillotiné mon érection. Ç'a fait mal à l'étalement, votre écurie.

Vers 2 h 50, elle m'a repoussé. Elle est sortie de la voiture sous mes yeux hébétés. Je voyais de la fumée sortir de son corps brûlant au contact de l'air froid d'automne. La voiture ressemblait à un presto qu'on ouvre soudainement. Pfffffioushhhh !

— OK, Vic.

C'est tout ce qu'elle a dit. Elle s'est essuyé les lèvres avec le bout du petit doigt comme si elle avait bu trop vite.

— C'est un bon début. Ne m'appelle pas. J'aurai ton numéro par mon frère.

Elle a remonté brusquement la fermeture éclair de sa combinaison et m'a tourné le dos.

J'ai dû éponger le pare-brise avec ma chemise déchirée pour voir le chemin du retour. C'est la vérité, tu me crois ? J'en mets à peine.